

Michèle Petit

NOUS SOMMES DES ANIMAUX POÉTIQUES

L'art, les livres et la beauté par temps de crise



Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Michèle Petit

NOUS
SOMMES DES
ANIMAUX
POÉTIQUES

L'art, les livres et la beauté
par temps de crise



ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES

Maquette couverture et intérieur: Isabelle Mouton.

Couverture: ©Emmanuelle Halgand.

Retrouvez nos ouvrages sur

www.scienceshumaines.com

www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion et Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit
de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie
ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation
de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2023

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = **9782361068417**

PROLOGUE

L'essentiel inutile

*« L'être humain ne s'est jamais contenté de chasser le bison :
il a besoin de le représenter¹. »*

Juan Villoro

Au moment de présenter ce livre, un souvenir me revient. Il y a quelques années, je visitais un musée à Bogotá avec l'écrivain espagnol Gustavo Martín Garzo. Nous nous étions arrêtés devant des cruches portant des incisions décoratives. « C'est remarquable, me dit Gustavo, comme les humains ne se sont jamais limités à créer des objets qui leur soient juste utiles. En tous lieux, il leur a fallu autre chose. »

L'utilitaire ne nous suffit jamais. Peut-être sommes-nous avant tout des animaux poétiques, dès lors que les humains ont créé des œuvres d'art depuis plus de 40 000 ans, bien avant d'inventer la monnaie ou l'agriculture. Très tôt, en différentes régions du monde, ils ont eu besoin d'accomplir des rites et de forger des objets pour scander les grands temps de l'existence, communiquer avec

1- « La desaparición de la realidad », *Reforma*, 10/2/2017.

un autre monde, apprivoiser l'étrangeté de la vie et de la mort, se sentir reliés aux éléments et aux animaux, célébrer les gestes quotidiens : cela fait des millénaires que l'on orne les récipients où l'on garde la nourriture, que l'on décore les murs de sa maison, que l'on peint ou scarifie son visage ou son corps. Et que l'on raconte des histoires, plus ou moins complexes et fréquentes selon les contextes culturels. Sous des formes multiples, depuis des temps immémoriaux, les humains se sont adonnés à toutes sortes de jeux avec la langue.

Tout ce que j'ai appris depuis trente ans en m'intéressant aux façons de lire (ou de ne pas lire) de nos contemporains, à leurs usages de la littérature et de l'art, me l'a rappelé, si besoin était : nous ne pouvons jamais être réduits à une langue factuelle, instrumentale, qui se limiterait à la désignation immédiate des choses et des êtres, pas plus qu'aux stéréotypes, aux langues de bois, aux slogans, aux jargons techniques... À ces usages qui nous brutalisent, sans même que nous en soyons conscients, qui nous exilent, nous éloignent de nous-mêmes, de nos proches, du monde, de ses paysages. Et de la pensée.

Pourtant, un peu partout les langues sont aujourd'hui bien mal traitées comme le remarque Olivier Rolin : « La langue, toutes les langues, sont, partout dans le monde, attaquées, dégradées, nivelées, banalisées, leur force expressive est rabotée par l'influence de la langue des médias, qui est à la fois

pauvre, répétitive, fabriquée de lieux communs, et envahissante, omniprésente. La langue des médias et aussi celle de la politique, et c'est souvent la même. C'est un énorme édredon qui étouffe, ou en tout cas qui risque d'étouffer, toute expression originale². » Il lui oppose une langue « vaste, complexe, nuancée, à la fois populaire et savante, capable d'exprimer tous les aspects de la pensée, des sentiments, des sensations. Une langue capable de faire voir, toucher, sentir ». Une langue qui permette de prêter un peu plus attention au monde et à ses hôtes. La langue de la littérature, telle qu'elle est créée jour après jour par des écrivains, mais aussi par celles et ceux qui maintiennent vivantes des cultures orales ou inventent de nouvelles littératures de la voix. Une langue plus proche du chanté, qui nous mène au-delà de l'immédiat et permet d'édifier des « maisons de paroles³ », pour parler là encore comme Gustavo Martín Garzo, sans lesquelles les lieux réels, matériels, où nous vivons seraient sans doute inhabitables.

Car c'est cela, me semble-t-il, qui est en jeu. Si j'en crois nombre de celles et ceux que j'ai écoutés au fil des années, ce qui est trouvé dans la littérature et dans le contact avec des œuvres d'art, dès le plus jeune âge, c'est peut-être avant tout une possibilité de s'accorder, au sens musical du terme,

2- O. Rolin, « À quoi servent les livres? », Conférence donnée à l'invitation de l'Ambassade de France au Soudan, 2011.

3- Cf. *Una casa de palabras*, Océano/Travesía, 2012.

avec ce qui nous entoure, au moins pour un temps. Quand je dis « ce qui nous entoure », on le verra, cela va au-delà des proches ou même de la société, cela se réfère au monde, au ciel avec ses astres, à l'océan, à la montagne, à la forêt, à la ville, aux animaux. Todorov le rappelait, l'homme a « tout autant besoin de communiquer avec le monde qu'avec les hommes⁴ ». Et ce qui est trouvé à écouter ou à lire des textes littéraires, c'est quelquefois une sensation d'habiter, d'être à sa place. Ce qui est ressenti de temps à autre, c'est également une certaine harmonie avec le monde intérieur, avec soi-même. Toutes choses qui méritent notre attention en cette époque où tant de jeunes se sentent désajustés, dissonants, étrangers au monde. Et où, à retrouver du jeu dans la langue, à enrichir ses usages, à travailler sa forme, ils découvrent des possibles, en particulier dans des contextes critiques, comme j'ai essayé de le montrer dans *L'Art de lire*⁵ et *Lire le monde*⁶.

Dans les mois qui ont suivi la publication de *L'Art de lire*, l'économie mondiale a basculé dans une grave récession et depuis lors, sous des formes multiples, les « crises » n'ont pas cessé, du fait de guerres et de déplacements de populations, d'attentats terroristes, de tremblements de terre, d'inondations ou d'incendies de très grande ampleur liés au changement climatique. Et depuis le début de 2020,

4- *La Conquête de l'Amérique*, Points Seuil, 1982, p. 126.

5- *L'Art de lire ou comment résister à l'adversité*, Belin, 2008 (réédition en poche 2016).

6- *Lire le monde. Expériences de transmission culturelle aujourd'hui*, Belin, 2014.

l'humanité entière a été aux prises avec une pandémie mettant à mal ce sur quoi la vie en société était fondée, creusant gravement les inégalités, exacerbant les discours de haine et altérant nos capacités à rêver et penser.

Lors de l'irruption de plusieurs de ces crises ou de ces catastrophes, des gens m'ont écrit pour me dire qu'ils mettaient en œuvre des ateliers culturels ou des clubs de lecture en partie inspirés de mes recherches. Par exemple, après le violent séisme qui a touché le Mexique en 2017, et particulièrement sa capitale, plusieurs projets s'y sont référés, tels ceux impulsés par la Secretaria de Cultura de México qui a alors publié le document *Para leer en contextos adversos y otros espacios emergentes*⁷. D'autres, dans différents pays, se sont appuyés sur ce que j'avais écrit pour développer des expériences littéraires partagées avec des réfugiés, des migrants, ou lors de la pandémie.

C'était un honneur, bien entendu, et une satisfaction de penser que mon travail pourrait aider dans des temps difficiles. Mais c'était aussi une responsabilité et parfois un motif d'inquiétude : pouvait-on étendre à toutes ces situations si différentes les unes des autres ce que j'avais observé et relaté dans mes livres ? N'y avait-il pas le risque de bercer ces professionnels ou ces bénévoles d'illusion, de les inciter à se lancer dans des expériences qui s'avèreraient décevantes ? Ou qui les éloigneraient

7- *Para leer en contextos adversos y otros espacios emergentes*, Mexico, Secretaría de Cultura/DGP, 2018.

de combats plus urgents ? J'ai donc continué à penser à ce que la littérature, orale et écrite, et l'art sous toutes ses formes, pouvaient apporter aujourd'hui dans des contextes difficiles, voire dramatiques. Et les textes qui suivent ont initialement été écrits, dans des versions différentes de celles publiées ici, pour des interventions lors de journées rassemblant des enseignants, des bibliothécaires, des promoteurs de lecture, mais aussi des professionnels de la petite enfance, des travailleurs sociaux, quelquefois des juges et des avocats, des parents et des grands-parents... Il y est question de la beauté qui permet de transfigurer le pire après des temps tragiques ; de la transmission culturelle, particulièrement dans l'exil qui est le lot de tant d'enfants, de femmes et d'hommes actuellement ; de la façon dont on habite un lieu, dont on tient au monde, des paysages intérieurs qui nous constituent ; des rêves dont nous sommes faits et que la littérature aide à retrouver ; des bibliothèques, ces maisons de la pensée où s'inventent quelquefois de nouvelles manières de vivre ensemble.

Sur ces thèmes immenses, quelle compétence avais-je à intervenir ? Juste d'avoir écouté et recueilli, comme pour mes précédents livres, des voix : celles de lectrices et de lecteurs qui, au fil des années, m'ont raconté leurs expériences, les usages qu'ils faisaient des écrits qu'ils trouvaient ou des histoires qu'ils avaient entendues, et celles de passeurs culturels qui m'ont fait part de leurs arts de

faire, particulièrement dans des contextes où l'appropriation de la culture écrite n'allait pas de soi.

A la fin de ce recueil, il est encore question des difficultés éprouvées par beaucoup pour lire au début de la pandémie de Covid-19 et des partages secrets ou discrets autour de livres que certains ont pourtant inventés. En ces temps étranges, nous avons été assignés à nos supposés « besoins essentiels », réduits à des êtres biologiques et à nos rôles économiques. Lors des premiers confinements, dans beaucoup de pays, « l'essentiel » a ainsi été limité à l'alimentation, au soin (dans une acception étroite) et à ce qui était requis par l'exercice du travail. Les lieux culturels, les bibliothèques, les librairies, les disquaires, tout comme les fleuristes du reste, et même les parcs et les rivages, ces lieux de flânerie et de jeux, étaient fermés, interdits. Qu'ils soient ou non lecteurs, beaucoup ont souffert de la disparition de ce que Calaferte appelait « l'essentiel inutile » à propos du temps dédié à ses poèmes⁸, mais qui, au-delà, renvoie au fait que nous sommes des êtres de désir, pas seulement de besoins.

« On se raconte toujours des histoires quand on désire, dit Laurence Devillairs. Ce qui nous agite alors, ce n'est pas la réalité, mais la fiction et les rêves, l'espoir et les idées. Tout désir est en cela désir de l'impossible, d'une vie plus intense,

8- « Dans ce monde bouleversé dont, chaque jour, l'information nous transmet l'image de risques nous concernant tous sans exception, enchantement que de m'être ainsi réfugié dans ce que j'appellerai l'essentiel inutile. », *Étapes. Carnets VII, L'Arpenteur*, 1997, p. 150.

plus dramatique. Une vie comme on en lit dans les livres⁹. » Elle ajoute que les livres « mettent plus de vie dans la vie, la transportent plus haut et plus loin que le simple ici et maintenant des besoins. Alors, oui, les librairies sont des commerces essentiels. C'est une erreur politique de les fermer, c'est une faute morale d'en interdire l'accès. Il faut cet essentiel en poche pour que la vie soit un peu supportable. » Les livres mettent plus de vie dans la vie, comme elle le dit, une vie plus intense, et les librairies et les bibliothèques, ces greniers à histoires, ces « boîtes à surprises » pour parler comme Daniel Goldin¹⁰, éveillent des désirs chez celles et ceux qui franchissent leurs portes.

Béatrice Commengé remarque que « partout, même dans les lieux les plus bouleversés par le passage du temps, les destructions et les constructions des hommes, demeurent d'infimes parcelles de paysage qui résistent à tout¹¹ ». Ce que j'ai appris au fil de mes recherches, c'est que dans un monde largement dévasté par les guerres, les catastrophes, la prédation, la volonté de tout contrôler, demeurent des femmes et des hommes qui résistent, « à tout » je ne sais pas, mais qui, en tout cas, dépensent leurs

9- L. Devillairs, « Le reconfinement, le désir, l'essentiel... et les librairies », *Philomag*, 30/10/2020.

10- D. Goldin et M. Amar, « La bibliothèque publique, un lieu de l'«écoute radicale» » in C. Evans (dir.), *L'Expérience sensible des bibliothèques*, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2020.
<https://books.openedition.org/bibpompidou/2429>

11- B. Commengé, *Une vie de paysages*, Verdier, 2016, p. 119.

forces sans compter pour que des enfants, des adolescents, des adultes aussi bien, aient des opportunités d'être un peu plus sujets de leur vie, plus désirants. On le verra dans les pages qui suivent, ils privilégient la littérature, l'art, la science quelquefois, là où elle est poétique, pour construire des façons de vivre ensemble plus habitables, plus amicales. Ils ne tiennent pas des discours très ennuyeux sur les bienfaits de la lecture. Ils aident celles et ceux qu'ils accompagnent à retrouver des possibles grâce à l'ouverture d'une autre dimension, grâce aux retrouvailles avec tout ce continent de désirs, de rêveries, qui n'est pas seulement une consolation, mais une part vitale de chacun de nous.

Aujourd'hui plus encore qu'hier, il faut rendre hommage à leur art.

C'est ce que j'ai tenté de faire ici.

L'enfer, l'art, les livres et la beauté

*« Le monde est beau avant d'être vrai. Le monde est admiré
avant d'être vérifié¹. »*

Gaston Bachelard

*« Je lis parce que je suis convaincu qu'un livre ne change
peut-être pas la vie, mais qu'il peut la remplir de nouveaux rêves et
de beauté, et parce qu'il me fait écouter le son et les voix du silence². »*

Cuauhtémoc López Guzmán

Après m'être proposé de parler de la beauté, je me suis demandé quelle mouche m'avait piquée d'avoir choisi un sujet si vaste, sur lequel depuis des temps immémoriaux des philosophes, des artistes, des scientifiques, avaient tant réfléchi et tant écrit. Une énigme d'une infinie complexité que je n'avais jamais étudiée. Tout au plus avais-je un peu réfléchi aux usages que mes contemporains faisaient de la littérature, et quelquefois de l'art, en particulier quand ils sont exposés

1- *L'air et les songes*, Corti, 1943, p. 192.

2- *Mi encuentro con la lectura*. (Merci à Rigoberto González Nicolás qui m'a transmis cette autobiographie.)

à l'adversité. Or, tout ce qui est beau n'est pas art, et tout ce qui est art n'a pas le beau pour quête – l'art contemporain s'est chargé de nous le rappeler. Je ne m'embarquerai pas sur ces terrains, pas plus que je ne proposerai une définition de la beauté sur laquelle personne n'a jamais réussi à s'entendre. Je parlerai de deux ou trois thèmes qui ont retenu mon attention en écoutant des enfants, des adolescents, des adultes, me raconter leurs expériences culturelles, ou en lisant des textes d'artistes, d'écrivains ou de passeurs de livres qui ont transcrit ces expériences avec finesse.

Je parlerai d'abord de la façon dont beaucoup d'enfants, mais aussi d'adultes, ont transfiguré l'horreur, ou le chagrin, ou l'inquiétude, en beauté et, ce faisant, retrouvé « le règne de la possibilité³ ». Puis j'évoquerai le besoin fondamental que les humains ont de la beauté pour s'accorder à ce qui les entoure, et le droit de chacun de nous d'y accéder. Enfin, puisque l'école est le lieu où iront supposément tous les enfants, je proposerai quelques éléments sur la beauté en classe. Autant de matériaux dont mes lecteurs se saisiront peut-être pour faire tout autre chose.

La technique du Phœnix

En guise d'entrée en matière, allons... en enfer, dans l'une des multiples formes qu'il prend sur cette terre.

3- J'emprunte cette expression à Gustavo Martín Garzo dans *Una Casa de palabras*, *op. cit.*, p. 39; et à Yolanda Reyes dans *El Reino de la posibilidad*, Lumen, 2021.

Nous voici en 1943, à Nantes, qui est alors sous les bombes alliées. Nantes subit des dizaines d'attaques aériennes qui vont faire des milliers de morts et de blessés, détruire une partie du port, du centre-ville et plusieurs quartiers. Les habitants se protègent comme ils peuvent et parmi eux, un jeune garçon de douze ans est caché dans un abri anti-aérien. Il s'appelle Jacques, Jacques Demy. Il est le fils d'un garagiste et d'une coiffeuse qui aime chanter et écouter des opérettes. Le petit Jacques, lui, adore le théâtre de marionnettes où on l'emmenait quelquefois avant la guerre. Quand il a eu quatre ans, ses parents lui en ont offert un. Et bientôt Jacques en a construit un plus grand où il représente des contes de fées.

En 1943, pendant les attaques, il est donc dans cet abri, terrorisé. Longtemps après, il racontera : « Ça a été quelque chose d'effroyable. [...] On a l'impression que rien de plus atroce ne peut arriver. Et à partir de cela, on rêve une existence idéale. J'ai été impressionné par cette catastrophe, et peut-être que les rêves sont partis de cette période-là⁴. » Après les bombardements, il plongera des petits films de Chaplin dans l'eau chaude pour dissoudre la gélatine, et sur la bande transparente, il dessinera image par image, avec des encres de couleur et une loupe, le bombardement du Pont des Mauves, son premier film. Plus tard, il réalisera ces belles

4- J. Demy et A. Varda, *À propos du bonheur*, Démon et merveilles du cinéma, INA, 19/12/1964.

comédies musicales situées dans des ports que tous ou presque connaissent, les *Demoiselles de Rochefort* ou *Les Parapluies de Cherbourg*, où les gens danseront, où la couleur triomphera de la poussière et le chant du chaos. Peut-être Demy s'est-il battu toute sa vie contre sa terreur d'enfant. Comme tant d'autres artistes, il s'est dégagé d'un drame en concevant quelque chose de merveilleusement vivant.

Cette aptitude à transfigurer l'horreur en beauté, bien des écrivains en ont témoigné en se souvenant des enfants qu'ils avaient été. Hélène Cixous, par exemple. À l'âge de onze ans, son père meurt brutalement. Elle raconte : « Il est parti d'un jour à l'autre, en emportant avec lui le monde. J'ai eu le sentiment qu'à la place du monde, il y avait un abîme. J'ai cherché à me faire un radeau pour survivre, et je me suis fait un radeau de papier. [...] On ne réagit pas à la mort par la mort, on essaye d'en faire de la vie. C'est la technique du Phœnix. Et les arts sont là pour ça, la musique, la littérature⁵. » C'est aussi une époque où le pays où elle vit, l'Algérie, est à l'agonie ; elle est effrayée par la cruauté qu'elle voit ou sent partout. Elle se précipite vers les livres pour y trouver un refuge, la liberté et la beauté qui n'existent plus dans le monde qui l'entoure. Depuis, dit-elle, lire et vivre sont pour elle synonymes ; lire et écrire aussi. À plus de 80 ans, Hélène Cixous aspire à une révolution jeune et artistique. Elle dit qu'il nous faut créer des cercles illuminés.

5- Entretien à Télérâma Dialogue, 28/9/2017.

Je citerai aussi Yannis Kiourtsakis se souvenant du « sentiment de profond équilibre et de sérénité » qui l'envahit un soir, après un deuil, quand il avait quinze ans, alors qu'il lisait certaines scènes de *Guerre et paix* : « cette lecture m'offrait une rare plénitude [...] je savais maintenant avec une absolue certitude qu'existait au moins la beauté : en témoignaient ces livres et cette musique qui ne cessaient de répandre en moi, au milieu de mon malheur, cette inconcevable sérénité – et cela suffisait à justifier la vie⁶. » La beauté était « apparemment capable de résister à la mort » remarque-t-il encore. Et il se demande même « si finalement Dieu n'était pas cette beauté ».

Toutefois, ce n'est pas propre aux gens devenus des écrivains ou de grands artistes. Cette merveilleuse aptitude humaine à transfigurer l'enfer, celles et ceux qui proposent aux enfants de dessiner quand ils ont vécu un traumatisme la connaissent bien, en Amérique latine comme au Moyen-Orient, en Inde comme en Europe avec des enfants réfugiés. Et ils observent au fil des séances l'apaisement et la fierté qu'ont ces enfants à apprivoiser la pire réalité en travaillant, ciselant, la forme donnée.

Pensons aussi à l'exposition *Déflagrations. Dessins d'enfants, guerres d'adultes*⁷ rassemblant des dessins où des enfants ont représenté des scènes de guerres,

6- Y. Kiourtsakis, *Le Dicôlon*, Verdier, 2011, p. 333-334.

7- Cf. Z. S. Girardeau (coord.), *Déflagrations. Dessins d'enfants, guerres d'adultes*, Anamosa, 2017.

de la Première Guerre mondiale à la Syrie contemporaine, du Vietnam au Darfour. Chaque dessin raconte une histoire terrible, vue à la hauteur du regard de l'enfant, de façon souvent incroyablement minutieuse. Pourtant il se dégage de beaucoup de ces dessins, très inventifs, d'une grande force dans le trait, une beauté grandiose. Comme celle qui nous envahit quand un choc esthétique permet de prendre conscience de l'horreur tout en restant debout.

Un antidote à l'horreur

Je donnerai un dernier exemple parce qu'il permet de repérer un peu plus quelques-uns des processus par lesquels la beauté, non seulement créée, mais aussi contemplée, permet de sortir de l'enfer, à tout âge. Il concerne une femme, Catherine Meurisse, dont l'histoire est connue de beaucoup. Pour mémoire, elle était en charge des pages culturelles du journal satirique *Charlie Hebdo*. Le matin du 7 janvier 2015, déprimée par un chagrin d'amour, elle ne peut pas se lever. Elle part finalement avec beaucoup de retard pour son travail. Arrivée devant l'immeuble, elle tombe sur le dessinateur Luz qui lui a raté son train. Il lui dit de ne surtout pas entrer parce que deux hommes armés viennent de le faire. Ils se cachent, entendent des rafales des Kalachnikov. On connaît la suite : un massacre dont on parlera dans le monde entier.

Quelques jours plus tard, Catherine Meurisse se trouve dans un état « dissocié », elle ne ressent

plus rien, perd toute cohérence, et ses souvenirs. Une partie d'elle est morte. Elle mélange les mots, oublie le début de ses phrases, le fil de ses pensées. « Le terrorisme n'anéantit pas seulement les êtres, il détruit aussi le langage et la mémoire », dira-t-elle plus tard⁸.

Elle est entourée d'amis, un psychanalyste l'écoute et la soutient, mais très vite, elle sent qu'il lui faut aussi autre chose : de la beauté. « Plus que l'art, la beauté » précise-t-elle. « Je me suis donc lancée dans une quête d'une beauté absolue que j'espérais réparatrice. » Celle des paysages et des œuvres. Elle va au bord de l'océan, a l'impression de le voir pour la première fois. Quelques semaines plus tard, elle visite une exposition. Rien ne lui parle, elle ne voit rien, elle n'est pas là. Mais dans la dernière salle, elle se trouve face au *Cri* de Munch : « C'est le hurlement que je n'ai pas réussi à pousser après le 7 janvier. » Elle voudrait littéralement entrer dans l'œuvre. Faute de pouvoir le faire, elle va représenter la scène qu'elle vit.

Elle s'efforce de recommencer à écrire, à dessiner, pour retrouver des émotions, des souvenirs, la parole et la pensée qui l'ont abandonnée. Et elle remarque : « Je n'arrivais pas à dessiner sur des feuilles séparées comme d'habitude, il fallait que tout soit rassemblé, collé ensemble. Que plus rien ne s'éparpille parce que moi-même j'étais en fragments, en désordre. »

8- Les phrases citées sont tirées des entretiens parus dans : *Slate*, 11/5/2016, 20 minutes, 25/4/2016, *Télérama*, 1/5/2016.

Toutefois, Paris est trop marquée par l'horreur, d'autres massacres s'y produisent le 13 novembre 2015. C'est la ville du sang. Elle obtient de louer une petite chambre à la Villa Médicis, à Rome. « J'avais besoin d'un répit, d'une ville douce, apparemment endormie : Rome est surnommée la "ville éternelle", elle est l'archétype de la beauté. Il me fallait ce genre de symboles pour me remettre sur pied. »

Dans les jardins de la Villa Médicis, un groupe de statues l'arrête : il représente les enfants de Niobé tués par les flèches d'Apollon et d'Artémis. Partout des corps au sol. Tels ceux de ses amis qu'elle n'a pas vus, mais n'a cessé d'imaginer depuis des mois. Ou ceux de tous ces jeunes gens qui viennent d'être massacrés à Paris, au *Bataclan* et aux terrasses des cafés.

« À la vue de cette scène mythologique, je suis transportée dans la salle du *Bataclan*, et à la rédaction de Charlie le 7 janvier – où je n'étais pas. Par la symbolisation, l'art a permis une médiation entre la violence et moi. J'ai ainsi eu le sentiment d'approcher la mort, les corps de mes amis, en douceur et sans peur. Ces corps, sublimés par la sculpture, n'étaient pas morbides, leur marbre blanc, scintillant, était d'une beauté à couper le souffle. Mon voyage à Rome, au contact des statues et des vestiges antiques, signe d'immuabilité, signe de la violence de l'Histoire suspendue par

le temps, m'a permis de retrouver un peu d'éternité. »

Elle déambule dans les rues avec en poche les *Promenades dans Rome* de Stendhal, elle qui n'a jamais séparé les arts de la littérature. Elle réapprend à dire « je ». Sa pensée commence à se reconstituer. Dans les musées, elle remarque aussi des Marie-Madeleine ou des Sainte Thérèse en extase, en pleine jouissance. Elle comprend qu'un peu de libido, de désir, d'envie de vivre, lui reviennent.

La beauté lui est apparue comme une « antithèse au chaos », un « antidote idéal de l'horreur » et sa quête est devenue le sujet d'un livre, *La Légèreté*⁹, où elle a dessiné tout ce processus pour « réordonner les choses », « réunir les fragments », « mettre sous cloche l'épouvante », « relever les morts le temps d'un livre ». Tout ce parcours où elle s'est fiée à son intuition : « J'ai été extrêmement attentive, réceptive à tout ce qui pouvait m'indiquer que je n'étais pas morte. Ces signes, je les ai trouvés dans la parole des autres, dans la nature, dans la culture, partout où je pouvais. »

Des années plus tard, au temps de l'actualité politique, elle préfère celui, lent, de la littérature. Elle réécoute Bach et Haendel après un long temps de silence. Et elle dessine. Elle a publié un autre album, *Les Grands espaces*, qui prolonge celui dont je viens de parler. Un retour à l'enfance où elle se représente

9- C. Meurisse, *La Légèreté*, Dargaud, 2016.